Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 47

Artikel: Pourquoi la vie est si courte
Autor: Desbois
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193932

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-unième année. N° 47. Samedi 25 novembre 1893.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Suisse: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
Etranger: un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin **Monnet**, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* ou du *1er octobre.*

Les nouveaux abonnés au **CONTEUR** *pour l'année 1894 recevront ce journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.*

Que faire de nos balayures ?

On sait que depuis nombre d'années la question des balayures est l'objet d'un des plus grands soucis de la Municipalité de Lausanne.

Comment se débarrasser des balayures et en retirer quelque profit ?... telle est la question posée et étudiée sous toutes ses faces, sans qu'on ait pu encore arriver à une solution satisfaisante.

Ici, c'est un des dépôts de ces immondices qui empeste tout un quartier, dont les habitants murmurent, pétitionnent, se bouchent le nez et demandent en grâce l'éloignement d'un tel voisinage.

Là, c'est un autre dépôt, d'où le vent amène sur la ville de funestes émanations, menace constante d'épidémies.

A côté de cela, c'est la difficulté de vendre ces malheureux « ruclons » aux propriétaires campagnards des environs, qui estiment que la marchandise ne vaut pas le transport.

Et la Municipalité de poser toujours la question : « Que faire de nos balayures ?... »

Eh bien, nous allons la tirer de souci en lui indiquant un moyen qui ne fera point mal dans le paysage durant cette période électorale, un moyen qui, tout en la débarrassant des balayures, lui donnera la force motrice nécessaire pour faire monter, au besoin, l'eau du lac à Lausanne, ainsi que pour faire marcher les tramways et la lumière électrique.

Que de ressources à la fois dans d'ignobles balayures !

Et cependant nous n'exagérons rien ; car c'est par l'organe d'une plume hautement autorisée, celle de M. Henri de Parville, que nous allons renseigner la Municipalité.

Voici ce que cet écrivain nous dit dans sa *Revue des sciences* du *Journal des Débats :*

« L'enlèvement des ordures ménagères continue à faire un peu partout l'objet des préoccupations des municipalités. Nous avons déjà signalé les essais entrepris en Angleterre pour se débarrasser des balayures et des ordures, en les incinérant tout bonnement. Ce procédé prend de l'extension ; à Berlin on vient d'établir six fours qui brûlent par semaine 200,000 kilogrammes d'ordures.

» En Angleterre, le nombre des villes qui détruisent les balayures par le feu s'est élevé, depuis le mois d'août 1876, de 0 à 55. Le nombre des fours incinérateurs est monté, dans le même temps, de 14 à 572.

» On tend de plus en plus à adopter ce système pour le nettoyage des villes. Les ordures de chaque maison sont reçues dans des boîtes de tôle galvanisée, pourvues d'un couvercle. Les voitures municipales viennent les prendre. On renverse le récipient dans le tombereau ; on y projette une poudre désinfectante et on la remet en place. Tout est enlevé avant neuf heures du matin.

» Les voitures arrivent à la station d'incinération, elles gravissent la pente jusqu'à la gueule du four et l'on fait basculer le tombereau.

» Plusieurs grands hôpitaux ont leur four particulier ; et le résidu de l'incinération sert souvent à fabriquer un mortier excellent à recouvrir les chaussées. Un four coûte de 9 à 34 mille fr. Le fonctionnement revient à 1 fr. 25 par tonne d'ordures, mais on compte bien que, loin de dépenser, on finira au contraire par réaliser quelques bénéfices.

» On utilise, en effet, la chaleur à divers usages. Quelques-uns de ces fours peuvent, par la vapeur qu'ils produisent, alimenter jusqu'à 10,000 chevaux-vapeur. Aussi, quand c'est possible, on s'en sert pour élever de l'eau, mettre en marche de petits ateliers, produire de la lumière électrique et le courant nécessaire à la marche de tramways. La chaleur, c'est la force et on ne la laisse pas perdre.

» La ville de Bruxelles possède aussi un premier four qui fonctionne depuis le 25 juillet 1892. On développera cette usine, parce que l'incinération des ordures est décidée pour toute une partie de la ville, comprenant 184,000 habitants.

» Evidemment, cette incinération de tous les débris d'une ville constitue une certaine perte pour l'agriculture. Mais la mortalité d'une ville par maladies infectieuses est en raison inverse de la propreté. Les exigences de l'hygiène, l'envahissement des déchets urbains, les difficultés plus grandes de jour en jour de les transporter à la campagne, sont les raisons que l'on invoque pour incinérer les immondices. Il faut s'en débarrasser vite, et le feu accomplit lestement sa besogne ».

Pourquoi la vie est si courte.

Veuillez me permettre, monsieur le rédacteur, de vous dire quelques mots au sujet de la statistique sur la vie moyenne, dont vous avez parlé dans votre numéro du 11 courant.

Il est certain que la longévité tend à baisser, et si nous en croyons certains calculs, il est probable que la moyenne de la vie humaine diminuera encore. Au temps de Moïse, elle était de soixante-dix à quatre-vingts ans ; il y a une dizaine d'années, elle était encore de trente-trois ans, tandis qu'aujourd'hui, elle est descendue à vingt huit.

Tel est le résultat obtenu par les progrès que fait chaque jour la médecine et par les connaissances hygiéniques que les hommes possèdent généralement, connaissances dont nos pères n'avaient aucune idée.

Un de vos correspondants pense que l'homme abrège sa vie en la gaspillant loin de son foyer, mais cette cause n'est pas la seule, et je crois plutôt que le grand bien-être dont chacun cherche à jouir aujourd'hui ne contribue pas peu à affaiblir les forces.

L'homme n'a plus à se fatiguer pour faire la moindre course, car avec tous les moyens de locomotion qu'il a à sa portée, rien ne l'empêche de laisser ses jambes en repos. Notre génération veut du confort ; notre but, notre ambition est de l'obtenir, sans songer qu'il est le plus grand ennemi de notre santé.

Il faut à l'homme le travail et le mouvement. Ce qui lui conviendrait, pendant ses heures de liberté, ce serait, non pas de s'installer au cercle ou au café, mais de faire une course, d'aller

respirer, ne serait-ce que quelques instants, un air pur, qui serait à son corps ce que l'huile est à la lampe.

S'il était empêché de sortir, il pourrait se contenter de faire chez lui un peu de gymnastique, se souvenant que c'est cet art seul qui donnait aux Grecs leur beauté et leur force.

Ceux qui désirent vivre longtemps, ne doivent point chercher le repos et le confort, mais se souvenir que l'exercice journalier, la peine, le travail, sont les meilleurs médecins, les seuls qui puissent prolonger la vie.

Mme DESBOIS.

Toilettes.

Les veillées sont longues, les doigts se fatiguent au tricot et à la couture, et nous sommes toutes disposées à mettre l'un et l'autre de côté pendant quelques instants.

C'est un bonheur de trouver alors sur la table quelque chose à lire. Nous nous contentons de peu, et quoique la toilette ne soit pas d'une grande importance pour nous, nous parcourons cependant avec plaisir les journaux de modes qui se trouvent à notre portée. Ils nous font songer aux élégantes, dont le costume à confectionner est le principal souci, et, sans les envier le moins du monde, nous lisons avec intérêt la description des toilettes d'hiver, soit pour la ville, soit pour le bal ou pour le théâtre.

Nous voyons que la mode actuelle donne toujours plus de développement aux épaules, qui finiront par être de véritables monuments. Les pélerines, les bretelles, les berthes sont à leur apogée et s'entassent les unes par dessus les autres. On en met sur les robes, sur les vêtements; il y en aura même abondamment sur les longues et larges casaques qui seront portées cet hiver.

Il y aura des costumes composés de velours miroir et de moire antique; on en verra en drap amazone dahlia, en drap couleur vin de Bordeaux, en panne réséda, en flaminé travers, en travers ombré, en crocodile, etc.

La moire changeante sera l'étoffe favorite des robes de soirée, et le satin royal celle des toilettes de mariée.

Les journaux de mode publient également cette année une liste, remarquable par sa longueur, de tissus pour deuil et demi-deuil : zibeline, cheviotte, serge anglaise, croisé, natté, Biarritz, Vénitienne, fougère de l'Inde, sans parler des garnitures en crêpe anglais et en crêpe chiffon, ni des étoffes mi-deuil, royale, régence, drap de veuve, peau merveille, peau de taupe, bosselé mohair.

Cette liste si peu gaie nous donne envie de reprendre notre tricot, ce que nous faisons en souhaitant que ces montagnes d'étoffes noires ne trouvent pas une trop grande foule d'acheteurs, et que, contrairement aux sinistres prévisions sur le vin de 1893, le nombre des veuves ne dépasse pas celui des années précédentes.

JULIETTE.

Le tronc d'un arbre géant.

La *Nature* donne de très intéressants détails sur le tronc d'un arbre géant de la Californie (*Sequoia gigantea*), exposé sous la grande coupole de l'exposition de Chicago. Ces arbres, qui ont été découverts en 1852 par un chasseur, n'ont pas tardé à acquérir une grande célébrité. Leur destruction devint si rapide, étant donné qu'ils ne peuvent plus se reproduire, que le gouvernement dut prendre des mesures particulières pour éviter leur disparition complète. Afin d'en conserver un spécimen, il a fait couper l'échantillon exposé, qui a 6 m. 70 de diamètre, 25 m. de circonférence et près de 10 m. de hauteur. Il forme une véritable maison cylindrique.

Le centre de ce tronc a été enlevé pour faire place à un escalier en pas de vis, terminé par une plate-forme, du haut de laquelle les visiteurs peuvent regarder commodément les peintures du dôme. L'intérieur est éclairé à la lumière électrique, et autour de la plate-forme sont exposées des photographies, représentant les différentes phases de l'abatage et du transport de cette pièce énorme.

L'arbre dans lequel elle a été prise avait 91 m. 50 de hauteur, 8 m. de diamètre et 33 m. 50 de circonférence à la base. C'est un des plus petits de cette espèce; il a été choisi en raison de sa forme régulière; la section a été faite à vingt pieds au-dessus du sol. Il aurait été impossible de transporter ce bloc annulaire en un seul morceau; on a dû le diviser en quarante-six segments, dont certains pèsent encore plus de quatre tonnes; onze vagons de chemin de fer ont été employés au transport

Cripple-Creek est le nouveau district minier ouvert à l'activité américaine, c'est le champ d'or le plus récemment trouvé et exploité; on y accourt de tous les côtés de l'Union. Sur un espace de 20 mille carrés, 108 mines sont déjà ouvertes et baptisées. La quantité d'or fournie dans le seul mois de septembre est de près de 1,500,000 fr. Les gens du métier affirment que, rarement, exploitation minière a été inaugurée sous des auspices plus favorables.

Plus de 12,000 habitants peuplent le district, dit un correspondant des *Débats*.

Des villages surgissent en une semaine. J'ai eu le plaisir de constater que plusieurs de nos compatriotes y sont arrivés les premiers ; certains d'entre eux ont installé un broyage de minerai capable de traiter une partie de la roche extraite. Quant au village principal, je devrais dire la ville de Cripple-Creek, elle possède plusieurs hôtels, dont le principal, l'hôtel du Palais, est éclairé à l'électricité, ainsi d'ailleurs que les rues et la plupart des magasins. Trois journaux y paraissent, et la foule circule entre des rangées de constructions là où il y a dix-huit mois le sol rocailleux relevait bien rarement l'empreinte d'un pied humain.

Nous ne pouvons résister au désir de mettre sous les yeux de nos lecteurs cette ravissante pièce de vers, qui nous tombe, par hasard, sous la main.

Le secret de Bébé.

Je connais depuis l'automne
Un bébé des plus charmants,
Dont la sœur, pauvre mignonne,
Est poitrinaire à quinze ans.
Quand je vis la blonde tête
De ce gracieux lutin,
Il parcourait en cachette
Les sentiers d'un grand jardin.

Ses menottes potelées
Tenaient un fil qu'il roulait
Autour des branches fanées,
Que parfois il atteignait.
« Que fais-tu là, petit homme? »
L'enfant surpris me toisa,
Puis, souriant, voici comme
A voix basse il me parla :

« Tu me plais, je vais te dire
Quel est mon secret à moi,
Si tu me promets sans rire
De bien le garder pour toi.
Et d'abord je dois t'apprendre
Que je m'appelle Bébé,
Que j'ai, ça va te surprendre,
Mes cinq ans depuis l'été.

» Pour jouer à la cachette,
Je suis tout seul à présent,
Car bien malade est sœurette,
Et le docteur vient souvent.
Ce docteur est très sévère,
Mais ne paraît pas méchant.
Cependant petite mère
Toujours pleure en l'écoutant.

» Aussi j'ai voulu connaître
Ce qui la faisait pleurer,
J'étais curieux; peut-être,
Monsieur, tu vas me gronder.
Sous un meuble, avec mystère,
Hier je me suis caché...
Le docteur causait à mère,
De là, j'ai tout écouté.

» Il disait : « Voyez à terre
Combien de feuilles déjà;
Quand tombera la dernière,
La chère enfant s'en ira ! »
Voilà pourquoi je rattache
Les feuilles qui vont tomber;
Mais c'est une grande tâche;
Dis, monsieur, veux-tu m'aider? »

PROVANSAL.